

Les grandes vacances

Hiromi Kawakami

J'étais en train de cueillir des poires dans le verger de M. Harada quand de petits êtres déboulèrent à mes pieds. Je m'en suis rendu compte parce qu'il s'est exclamé : « Tiens, les v'là ! » Il y en avait trois et ils étaient couverts de poils blancs.

« On en voit de temps en temps », ajouta-t-il avant de poser sur le sol des fruits impropres à la vente. Deux des nouveaux venus s'approchèrent et se mirent à les grignoter. Chacun d'eux faisait environ deux fois la taille d'une poire. Les deux premiers croquaient déjà dans une poire à pleines dents, mais le troisième ne bougeait pas d'un pouce.

« Tiens ! » lança M. Harada en détachant de l'arbre un fruit qu'il plaça devant ce dernier. Le petit être resta immobile. Il tremblait.

Au bout d'un moment, M. Harada partit chercher des cagettes. Je continuai à observer les nouveaux venus tout en triant la récolte. Les deux gourmands avaient fini leur poire en un rien de temps et commençaient à s'attaquer à celle que M. Harada avait cueillie sur l'arbre. Le troisième tremblait encore. Il ne faisait pas mine de bouger.

« Il est nul, lui ! » dit une voix qui me fit sursauter. C'était un des deux autres qui avait parlé.

« Il est nul ! Archinul ! C'est bon, les poires ! C'est gros, une poire ! » poursuivit-il sur un ton haut perché.

Comme M. Harada revenait avec les cagettes, je lui posai la question qui me brûlait les lèvres.

« On n'en voit pas souvent, me répondit-il. Je ne sais pas ce que c'est au juste, mais ça vit près des poiriers. Laisse-les tranquilles, ils finiront bien par s'en aller.

— Mais ils parlent ! » protestai-je, et M. Harada hocha la tête d'un air blasé.

Il grommela : « Oui, mais c'est tout », et il se mit à ranger dans les cagettes les poires qu'il avait sélectionnées.

Après ma journée de travail, je fis monter sur la paume de ma main un des trois petits êtres qui continuaient à gambader à mes pieds. Il était chaud. J'eus l'impression que ma main, fatiguée, se détendait. Quand je demandai à M. Harada si je pouvais l'emmener chez moi, il ouvrit les yeux comme des soucoupes.

« Pour quoi faire ? »

Je lui répondis que je ne savais pas, comme ça. Il haussa les épaules et n'ajouta rien. Je rentrai à pied en tenant dans ma main le petit être sans appétit. Les deux autres nous suivirent en sautillant.

Je voulus leur donner les restes de mon repas, mais comme ils ne les mangeaient pas, je leur offris de nouveau des poires. Ils se jetèrent dessus et les dévorèrent avec la peau. Cette fois, même le troisième se joignit à eux. Ils en avalèrent six en un temps record.

« Des poires ! » « Encore des poires ! » « Encore, encore ! » Comme les deux plus remuants insistaient, je leur en tendis de nouvelles. Le petit timide, lui, n'y toucha pas. Je me collai une compresse dans le dos en les regardant manger avec appétit. Il y avait une dizaine de jours que je travaillais chez M. Harada.

Depuis peu, un glissement avait commencé à se produire, le soir. Ce n'est pas facile à expliquer, mais j'avais la sensation que le temps ne s'écoulait pas normalement, que l'atmosphère était étrange, que même les sons résonnaient différemment ; le décalage était peut-être général. C'était pour ça que j'avais décidé de travailler dans le verger, en journée.

Je tendis la main et le petit timide monta dessus. Il grimpa jusqu'à mon épaule et toucha ma nuque. Et tandis qu'il la caressait avec sa petite main couverte de poils blancs, il se mit à parler :

« Je suis nul. » Son souffle me chatouillait le cou.

« Je suis nul, nul, archinul ! » répéta-t-il en se blottissant contre moi. Je lui demandai pourquoi, et il partit dans de longues explications. Une fois lancé, il était étonnamment loquace :

« Ben, parce que quand je mange une poire, elle disparaît, c'est nul ! Et pis si je bouge, c'est moi qui rétrécis, c'est nul ! Quand c'est l'heure, ça devient tout noir, c'est nul. Si on attend encore plus, la lumière revient et c'est nul aussi. Quand je suis là et quand je ne suis pas là, l'endroit n'est plus pareil, c'est nul. »

Il semblait révolté.

Les deux plus vifs avaient terminé la seconde tournée de poires et étaient allongés sur le sol, tournés vers le plafond. Ils se mirent bientôt à ronfler bruyamment. Je demandai à celui qui était encore éveillé s'il n'avait pas sommeil, mais il secoua la tête de gauche à droite.

« Je peux rester ici sans dormir ? Pour toujours ? » me demanda-t-il. Je lui répondis que oui, bien sûr. Il descendit de mon épaule et s'assit bien droit sur le bureau, d'où il m'observa

débarrasser la table.

Le temps que je termine la vaisselle, il s'était assoupi. Il ronflait beaucoup plus fort que ses compagnons et dormait à poings fermés.

Le lendemain, alors que je me préparais à aller au verger, les trois petits êtres se précipitèrent vers l'entrée. La journée s'annonçait chaude. J'ouvris la porte et ils bondirent dehors. Quand ils étaient en groupe, je ne parvenais pas à identifier le timide. Je marchai jusqu'au verger en essuyant la sueur qui dégoulinait de mon front. Ils couraient tantôt devant moi, tantôt sur mes talons. Ils babillaient entre eux de leur voix aiguë, mais je n'entendais pas bien ce qu'ils se racontaient.

Je passai la journée à cueillir des poires. M. Harada arriva dans l'après-midi pour traiter le verger. Pendant qu'il effectuait cette tâche, les trois petits êtres escaladèrent le tronc d'un arbre pour surveiller ses faits et gestes.

« Alors ? me demanda M. Harada. Comment ça s'est passé chez toi, avec eux ? »

Je répondis qu'ils s'étaient contentés de manger des poires avant de s'endormir, ce qui le fit rire.

« Tu devrais les laisser ici, ce soir », me conseilla-t-il, mais les petits êtres protestèrent sur le champ : « Non ! » « Pas d'accord ! » « On rentre ! » « On rentre à la maison ! » « On dort là-bas ! ».

M. Harada rit à nouveau. « Eh bien, ils ont l'air de savoir ce qu'ils veulent ! » dit-il en pulvérisant un produit sur le sol à l'aide d'une longue tige de cuivre fixée au bout d'un tuyau. Les cigales chantaient à tue-tête. M. Harada s'épongea le front avec la serviette qu'il portait autour du cou.

J'avais envie de le questionner au sujet des trois petits êtres, mais j'hésitais à le faire en leur présence. Une fois le verger traité, M. Harada se passa la tête sous le robinet, puis but plusieurs grandes lampées d'eau dans le creux de ses mains. La nuit n'allait pas tarder à tomber. Une chauve-souris volait bas. Les trois petits êtres criaient des mots incompréhensibles dans sa direction. Ils trépanaient.

Après le travail, M. Harada me donna plus de poires que d'habitude, ainsi que du maïs et des aubergines, en me disant : « Tiens, pour ton dîner ».

Je rentrai chez moi et servis des poires aux trois petits êtres. Je fis bouillir le maïs et leur en proposai, mais seules les poires les intéressaient. Les deux plus dégourdis étaient plus

audacieux que la veille : ils grimpèrent sur le buffet, s'emparèrent de mon téléphone et y collèrent l'oreille, puis s'endormirent rapidement sur le parquet. Le petit timide était assis sur mon bureau, les yeux grands ouverts.

Quand je lui annonçai qu'il avait beaucoup ronflé la veille, il se renfrogna.

« Ne dis pas ça, c'est gênant ! On s'en fiche, des ronflements ! C'est pas important ! » Il fulminait, et ça me rendit un peu maussade. Tard dans la soirée, je ressentis à nouveau le même glissement. Après avoir commencé à travailler au verger, je dormais mieux, mais depuis l'apparition des trois petits êtres, je ne parvenais plus à fermer l'œil et j'avais la sensation que le décalage s'était accentué, sans doute en raison de l'euphorie qui m'avait gagnée. Je tentai de me ressaisir en faisant la vaisselle, mais ça ne passait pas. Je sortis de chez moi et décidai de me promener jusqu'au verger.

Il me sembla que le petit être qui était encore éveillé me suivait, mais à cause de l'obscurité et du glissement, je n'en étais pas sûre à cent pour cent. Je marchais vite. Il avait fait si chaud pendant la journée que l'air était encore tiède. Dans la nuit, on aurait dit que je n'avais pas une, mais plusieurs ombres, superposées.

Une fois au verger, je me mis à creuser. Mes yeux s'étaient un peu habitués à l'obscurité et je pus constater que le petit être était bien à mes côtés. La lune faisait ressortir la blancheur de ses poils. Chaque fois que j'abattais ma houe, il avait un mouvement de recul.

Je continuai à creuser de toutes mes forces, en haletant. Au bout d'un moment, il me demanda : « Pourquoi tu creuses si profond ? » Comme je poursuivais ma besogne sans répondre, il répéta la question. Et comme je gardais le silence, il insista à plusieurs reprises. Excédée, je lui criai d'aller voir ailleurs si j'y étais.

Il me fixa d'un air interrogateur, la bouche ouverte, puis il s'éloigna et disparut dans la nuit.

Il ne revint ni le lendemain, ni le surlendemain. Au verger, je travaillais encore plus dur que d'habitude. Les deux petits êtres restants gambadaient toute la journée sous les poiriers. Quand le soleil commençait à décliner, je m'arrêtais de trimer et ils m'accompagnaient chez moi. Et comme d'habitude, ils englutissaient des montagnes de poires. Quand je leur demandais des nouvelles de leur congénère, ils me répondaient avec indifférence : « Pff ! » « Va savoir ! » « Il finira bien par revenir... » « Mais oui, il reviendra ! » « Il doit pleurnicher dans son coin... »

Trois jours s'écoulèrent, puis quatre. Le petit timide ne réapparaissait pas. Comme je

redoublais d'efforts, M. Harada augmenta mon salaire journalier de 1 000 yens, en me gratifiant au passage de commentaires comme : « Ne te tue pas à la tâche, ça ne fera pas pousser les plantes plus vite ! »

À un moment donné, il remarqua que les petits êtres n'étaient plus que deux. Comme il s'en étonnait, je baissai la tête. À mes pieds, lesdits petits êtres couraient dans tous les sens. M. Harada ne me questionna pas davantage.

« Et si tu prenais un jour de congé ? » me proposa-t-il. Je répliquai que c'était inutile, d'autant plus que si je ne venais pas travailler, je n'aurais pas de poires à emporter chez moi.

« Tu les as vraiment adoptés, on dirait ! » me répondit-il en riant. Les deux turbulents couraient à une vitesse impressionnante.

Au milieu de la nuit, je me réveillai en sursaut. J'avais le cœur lourd. Un rayon de lune perçait entre les rideaux. Les deux petits êtres étaient allongés sur le sol. Le contour des objets qui meublaient la pièce me étrangement semblait net. Le plafonnier, le panier de poires, la bouteille vide sur le bureau... j'avais l'impression que tout était réduit à des lignes. Le poids sur mon plexus était écrasant.

Je voulus porter la main à mon cœur, mais je rencontrai un obstacle. Je me redressai d'un bond et le petit être qui avait disparu sauta de ma poitrine.

Je lâchai un « Ah ! » de surprise et il mordit dans mon oreiller. « C'est moi ! Je suis de retour ! Tu es fâchée ? Tu es encore fâchée ? », s'inquiéta-t-il.

Je l'attrapai et caressai sa petite joue avec la mienne. Il se laissa faire sans broncher. Ses poils blancs me chatouillaient. Il se confondait en excuses : « Tu n'es pas fâchée, hein ? Ouf ! Pardon ! Je suis désolée ! » Je lui répondis que je n'étais pas fâchée du tout, et il me tapota la joue d'un doigt pas plus gros qu'une feuille de mouron des oiseaux. J'ajoutai que c'était moi qui m'en voulais, et il tapota un peu plus fort.

« J'étais un peu triste. J'ai un peu pleuré », me confia-t-il en tapotant de plus belle. Comme je ne me défendais pas, il se mit bientôt à taper de toutes ses forces. « Tu me fais mal ! » protestai-je, et il arrêta. « J'ai faim... murmura-t-il. Tu me donnes une poire ? Une poire ! Une poire ! »

Je désignai la caisse du doigt, il l'atteignit d'un bond et croqua dans un fruit avec énergie.

Le mois d'août était presque terminé quand M. Harada m'annonça que la saison touchait à

sa fin. « Le gros de la cueillette est passé, je vais pouvoir me débrouiller tout seul et la récolte des fraises n'est pas encore pour tout de suite. »

Il s'appuya contre un poirier et tira sur sa cigarette. Les yeux plissés, il regardait les trois petits êtres gambader.

« C'est fou qu'ils soient encore en vie », déclara-t-il. Je relevai la tête d'un coup, visiblement sous le choc, ce qui le surprit : « Je ne te l'avais pas dit ? Ces trucs-là, ça disparaît à la fin de la saison. »

Bien qu'on fût en pleine journée, je ressentis un glissement, comme si une copie grandeur nature de moi-même sortait de mon corps, prête à partir vers un lieu inconnu.

« Tu sais, il paraît que c'est comme les insectes. Tu n'as jamais élevé de scarabée rhinocéros ? Ils meurent à la fin de l'été. C'est pareil. »

En écrasant sa cigarette sur une canette vide, il donna un léger coup de pied à un des petits êtres qui était en train de courir. Celui-ci bondit. Il dut trouver ça amusant, parce qu'il continua à sautiller, puis les deux autres l'imitèrent. « Ne sois pas triste, c'est comme ça », enchaîna M. Harada en sortant dix poires particulièrement grosses et juteuses de la cagette destinée à la vente.

« C'est pour toi. Tu reviens travailler ici quand tu veux. Tu m'as été d'une grande aide. »

Il me paya ma dernière journée et je rentrai. Une fois chez moi, j'ouvris l'enveloppe, qui contenait 3 000 yens de plus que d'habitude. Je posai les poires sur le sol. Les trois petits êtres se précipitèrent pour les dévorer, maculant de jus leur pelage.

Pendant la nuit, je ressentis un glissement intense. Ce n'était pas la sensation d'étrangeté habituelle, mais un violent décalage, comme celui dont j'avais fait l'expérience dans la journée chez M. Harada. Je n'avais pas l'impression que l'ambiance avait changé ou que l'axe de la terre avait basculé, c'était comme si j'étais complètement sortie de mon corps et que je me tenais à côté de lui. Les trois petits êtres bondissaient autour de mon corps endormi. Ils s'étaient assoupis tôt et auraient dû être en train de ronfler, mais ils sautillaient allègrement.

« Allez ! On y va ! Au verger ! Tous au verger ! » s'exclamèrent-ils en chœur en secouant mon corps allongé.

Je leur répondis que j'étais déjà sortie, que j'étais là, et ils levèrent la tête vers moi.

« Elle est sortie ! » « Oui, sortie ! » « On y va ! » « En route ! » s'écrièrent-ils en grimant sur mes jambes et en indiquant la porte. Je la franchis, les petits êtres juchés sur mon épaule,

en abandonnant mon corps derrière moi. L'air estival était lourd et circulait lentement autour de moi. Les poiriers se dressaient dans la nuit à intervalles réguliers. « On y va ! » « En route ! » « Vite, vite ! »

Les deux téméraires sautèrent à terre. Ils escaladèrent un arbre à toute vitesse et se figèrent au sommet. Le petit timide n'avait pas quitté mon épaule. « Tu n'y vas pas ? » lui demandai-je. Il secoua la tête : « Je suis nul. J'ai peur. Peur de chez peur. Je ne veux pas y aller. » Dans l'arbre, ses congénères se mirent à grignoter les quelques poires qui avaient été laissées sur les branches pour l'hiver dans l'espoir d'assurer une bonne récolte l'année suivante, comme le veut la tradition. Ils ne les dévoraient pas à pleines dents comme à leur habitude, ils les savouraient en silence.

« Tu ne les rejoins pas ? demandai-je à nouveau au troisième, resté sur mon épaule.

— Non. Pas moi. Je n'ai pas envie d'arrêter d'être moi ! répondit-il.

— Dans ce cas, on rentre à la maison ? » lui proposai-je.

Il ne dit rien.

« Tu ne veux pas ? » insistai-je.

Cette fois, il secoua la tête.

« Qu'est-ce qu'on fait, alors ? » poursuivis-je.

Aucune réponse. Les deux intrépides avaient fini de manger les poires restantes. On aurait dit deux excroissances blanches sur le tronc. Je me sentais légère. Encore plus légère qu'avant. J'avais l'impression que si je baissais la garde, je serais aspirée par le néant vers un lieu inconnu dont je ne pourrais jamais revenir. Sur mon épaule, le petit être tremblait. Il frissonnait comme la première fois que je l'avais vu. Les vibrations se transmettaient à mon épaule, la réchauffaient, la détendaient. De l'épaule, cette sensation se diffusait progressivement à ma poitrine, puis à mon ventre et enfin à mes jambes. C'était comme être plongée dans un bain.

« Emmène-moi jusqu'au dernier arbre », me dit le petit timide. Je marchai jusqu'au poirier sans qu'il quitte mon épaule. Après une brève hésitation, il sauta sur le tronc et croqua dans une poire à toute vitesse. On aurait dit qu'il se dépêchait pour rattraper ses congénères. Comme toujours quand il mangeait, son visage était impassible.

Quand il eut terminé, il se tourna vers moi et me dit : « Pas moi, pas encore. » J'étais sur le point de lui répondre que s'il ne se sentait pas prêt, il pouvait... mais je me retins. Moi non plus, je n'étais pas prête. Je n'étais pas en position de donner des conseils à un autre être vivant. Au bout de cinq bonnes minutes de silence, il m'annonça, d'un air étrangement grave : « Je

n'ai pas envie, mais j'y vais, d'accord ? » Sa petite bouche, son petit nez et ses petits yeux étincelaient sous la lune.

Devant l'imminence de son départ, mon cœur se serra dans ma poitrine. J'allais me retrouver seule et ça me rendait affreusement triste. J'étais à deux doigts de lui demander de ne pas s'en aller.

« À bientôt », murmurai-je, et il ferma doucement les paupières. Puis il se transforma sous mes yeux en broussin ; une petite excroissance blanche sur le tronc du poirier. Je le touchai, mais il ne bougeait plus. Je le caressai en soupirant intérieurement. Je me sentais de plus en plus légère et j'avais le sentiment qu'il allait m'aspirer.

« Je vais être absorbée, pensai-je. Il va m'emporter. » À cet instant, j'eus le réflexe de frapper le broussin. J'essayai de m'en éloigner. C'est alors que j'eus l'impression d'entendre le petit timide protester à plusieurs reprises. Au même moment, je perdis toute pesanteur et je rentrais chez moi à toute allure.

Je réintérai le corps qui dormait dans ma chambre.

J'étais couverte de sueur.

Le lendemain, je rendis visite à M. Harada. Je ne portais pas ma tenue de travail habituelle, je m'étais vêtue comme pour aller en ville. M. Harada me salua d'un monosyllabe et me servit une tasse de thé.

Je le remerciai de m'avoir embauchée et lui annonçai mon intention de chercher un autre emploi.

« C'est bientôt le 121<sup>e</sup> jour de l'année », constata-t-il en contemplant le ciel. « Avant, plein d'enfants jouaient dehors. On ne les voit plus, ils sont sans doute accaparés par leurs devoirs. Ils ont dû attendre la fin des grandes vacances pour s'y mettre », ajouta-t-il en continuant à fixer l'azur. Sur le chemin du retour, je passai par le verger, mais je ne parvins pas à identifier les arbres aux protubérances blanches.

« Merci pour tout », murmurai-je entre mes dents en toquant sur un tronc. J'eus l'impression que les trois petits êtres traversaient en courant mon champ de vision et je me retournai, mais ils n'étaient pas là. Une petite libellule volait gracieusement au ras du sol. Je caressai une dernière fois le tronc d'un poirier et me mis en marche.